



HAL
open science

Faire Monde

Sébastien Marot

► **To cite this version:**

Sébastien Marot. Faire Monde. Atelier Descombes-Rampini. Lieux Communs, In Folio, 2017. hal-03506175

HAL Id: hal-03506175

<https://hal.science/hal-03506175>

Submitted on 11 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C'est il y a une quinzaine d'années que j'ai fait la connaissance de Julien et Marco, lorsque tous deux s'enrôlèrent dans le DEA de Paysage que Georges Descombes et Alain Léveillé avaient monté à l'Institut d'Architecture de Genève. Avec leurs expériences professionnelles dans plusieurs agences en Europe, et les projets qu'ils avaient commencé à développer dans leur propre bureau, tous deux avaient déjà un sérieux bagage de références théoriques et pratiques, notamment sur l'histoire urbanistique et territoriale de Genève et de la Suisse (Dufour, Braillard, Corboz, Secchi, etc.), sans parler d'une solide culture architecturale et artistique. De mon côté, j'essayais de partager avec les étudiants les réflexions que m'inspirait alors la situation des territoires et des paysages: l'idée que l'urbanisme, en principe sinon toujours en réalité, était une discipline à bout de souffle, déphasée par rapport à l'enjeu, qui n'était plus tant à mes yeux l'extension des villes que « l'approfondissement des territoires ».

Arrière-plan

Voici comment, à l'époque, je me résumais cette situation, et sa généalogie. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, suite aux premières vagues de l'exode rural vers les villes et les foyers de la révolution industrielle, l'urbanisme est explicitement né comme la discipline chargée d'encadrer, c'est-à-dire de préparer, de contrôler ou de guider, l'*extension* physique des organismes urbains. Une rupture plus ou moins consommée se produisit avec les pratiques antérieures de l'embellissement ou de l'art urbain, qui s'étaient surtout préoccupées jusqu'alors d'améliorer la scénographie des agglomérations existantes et la conception de leurs faubourgs. Soudain, les villes qui s'étaient lentement développées au cours des siècles, en se contenant dans des barrières défensives ou douanières, comme des îles ou des escargots de densités ponctuant des régions de labours agricoles, laissèrent tomber ces gangues pour se répandre dans les environs, sur des terres rurales souvent riches, dont les surplus avaient précisément permis l'édification de ces bourgs, et que les dynamiques de l'exode rural

rendaient désormais moins capables de résister à leur consommation urbaine.

Pendant plus d'un siècle, jusque vers les années 1960, ces extensions suburbaines ou périurbaines furent le théâtre d'opération de cette nouvelle discipline, et le terrain d'une controverse plus ou moins fertile entre ses factions culturaliste, progressiste ou naturaliste (pour reprendre la nomenclature autrefois proposée par Françoise Choay¹). Tandis que les premiers (Sitte...) s'efforçaient de concevoir ou d'imaginer ces extensions à partir du patrimoine génétique des villes en question, dans une logique d'émanation ou de déclinaison située, et que les seconds, au contraire, mettaient en avant le saut d'échelle qu'elles représentaient pour promouvoir une mutation fondée sur l'analyse « rationnelle » des grandes fonctions de la ville (habiter, travailler, se récréer, etc.), les troisièmes interrogeaient l'assise, le substrat, l'infrastructure ou le territoire de ces extensions pour les penser comme paysage ou comme région (Olmsted, Geddes, Mumford, McHarg, etc.). Ces différents points de vue représentaient autant de réponses automatiques (c'est-à-dire un peu précipitées) à une question que ces urbanistes ne posaient pas explicitement, à savoir : « que faut-il pour faire un monde ? », ou, plus fondamentalement, « Qu'est-ce qu'un monde ? »

Au demeurant, un siècle après la naissance de leur discipline, les urbanistes avaient encore certaines excuses pour ne pas poser frontalement cette question métaphysique. Malgré leur extension déjà formidable, les villes, et en particulier les métropoles, même si elles représentaient des pôles, des concentrés, des précipités ou des cristallisations particulièrement significatives du monde (des cosmopolis), voire des sortes de mondes en soi, étaient encore loin d'incarner *la* condition du monde. Tout un chacun pouvait encore raisonnablement considérer que les aires urbaines étaient une composante d'un monde plus vaste capable de pourvoir à leur développement. Dans l'imaginaire collectif, les villes étaient encore une relative rareté qui justifiait qu'on parle, par exemple, de « condition urbaine » ou de « droit à la ville ». En somme, les villes, malgré leur extension physique, avaient encore vaguement un horizon, ne serait-ce que mental, c'est-à-dire dans la tête des urbains, et des urbanistes.

Au cours des quatre décennies suivantes, depuis les années 70 environ, on a assisté, avec l'accélération formidable de la globalisation, à la perte de cet horizon de la ville, à la perte de sens concomitant de la notion d'extension, et, par conséquent, à la déroute et à l'épuisement du concept même d'urbanisme (qui n'a réellement survécu, sur les plans théoriques et rhétoriques, que dans le courant dudit *landscape urbanism*, c'est-à-dire dans l'héritage de la mouvance naturaliste, que sa généalogie particulière rendait un peu mieux capable que les autres d'aborder les *terrae incognitae* où la ville est allée se perdre). Cette période d'urbanisation débridée, où les métropoles ont explosé sur tous les continents (ainsi que les *slums*,

1. Cf Françoise Choay, *L'Urbanisme, utopies et réalités*, Paris, Seuil, 1965.

2. Mike Davis, *Le Pire des mondes possibles*, 2006. Les statistiques des Nations Unies qui nous expliquent que la population humaine de notre planète a passé la barre des 50 % d'urbains, nous disent par ailleurs qu'un tiers de ces urbains, c'est-à-dire plus d'un milliard de personnes, vivent aujourd'hui dans ces *slums*.

décrits par Mike Davis comme « le pire des mondes possibles² »), a en effet vu les urbanistes post-modernes, dépassés, se mettre à la remorque de l'urbanisation, soit pour faire des piqûres d'« urbanité » dans des territoires compromis (fragments, patchwork, etc.), soit pour s'affairer comme des sortes de plombiers dans le réseau et l'économie de la « ville diffuse ». Jamais la sémantique de la ville (« urbanité », « projet urbain », etc.) n'aura été autant sollicitée et en même temps aussi incapable de décrire ce qui se passait. Cette période a sans doute trouvé sa formule dans l'équation (encore vaguement provocante à l'époque) que Rem Koolhaas avait placée au fronton de son exposition *Mutations* en 2000 : « Monde = Ville ». Au moins avait-elle le mérite d'inviter tous ceux qui réfléchissent un peu à se poser enfin frontalement la question : au-delà de la co-extension affirmée de la ville et du Monde, qu'est-ce que tout cela signifiait, et tout d'abord, qu'est-ce qu'un monde ? A mes yeux, c'est à cette question que les préoccupations environnementales contemporaines nous ramènent en définitive, cette fois assez brutalement.

Un monde, c'est à la fois un moment et une maquette du Monde, c'est-à-dire un territoire physique et symbolique où l'on *pourrait imaginer* de projeter l'entièreté de son existence, parce que sa disposition et sa configuration, les soins qui ont été apportés à son ménage et son amélioration en font un lieu de séjour, complet dans son genre. Par « y projeter l'entièreté de son existence », je veux dire qu'un monde est un territoire *relativement* autonome, qui pourrait au besoin se suffire, se tenir et se soutenir : un territoire viable, capable de satisfaire a minima, et si possible mieux encore, l'ensemble des « fonctions » essentielles (habiter, travailler, se récréer, mais aussi se nourrir, se retrouver, échanger, converser...) que la révolution industrielle a séparées, et que les urbanistes modernes se sont encore ingéniés à distinguer.

On objectera qu'avec la mondialisation il n'y a plus qu'un monde en ce sens, qui s'identifie avec Le Monde ; qu'aucune partie, pays région ou commune n'est plus aujourd'hui capable de constituer un monde viable en soi, et que la métaphysique de la liberté exige que chaque individu puisse se composer son monde, à la carte, en fonction de ses désirs (et de ses moyens)³. Ainsi l'individu contemporain se conçoit-il essentiellement comme un navigateur et un consommateur de sphères, de milieux et de territoires, comme un agent nomade qui distribue plus ou moins librement sa vie et son temps entre des destinations différentes : une base privée, un lieu ou des lieux de travail, des « joints » ou bavarder, frayer et se divertir, et des vacances ici et là, sur un gradient qui va de la retraite campagnarde jusqu'à toutes sortes de confins exotiques, en passant par les *resorts* et autres bases de loisirs.

Deux conséquences s'ensuivent, dont les effets vont croissant. Tout d'abord, en vertu d'un processus autocatalytique, les territoires, pour tirer leur épingle du jeu dans un marché compétitif, tendent à se spécialiser dans la fourniture d'un service, d'une fonction ou d'un

3. Tel était en substance le message de l'exposition *Mutations*, qui juxtaposait, sans transition, sans moyen terme, les vues satellitaires d'immenses régions urbanisées et les interviews en gros plans d'interlocuteurs individuels. Comme pour marteler l'idée qu'il n'y avait plus d'intermédiaire entre l'un (la planète) et l'autre (les individus) : plus de diacosmos ou de mediomondo.

ou deux « thèmes » majeurs : matières premières (grandes zones d'agriculture intensive, champs pétrolifères, immenses carrières de sables bitumineux de l'Alberta, Amérique latine...), lieux de travail (zones d'activité, Silicon Valley, pôles d'excellence, Allemagne...), tourisme ou divertissement (bases de loisir, parcs régionaux, Côte d'Azur, massifs skiabiles, vallées suisses, Thaïlande, Italie, France...), domesticité et « privacy » (banlieues pavillonnaires, gated community, villages périurbains...), commerce (grandes surfaces, zones de chalandise, Pays-Bas...), retraite (« Hespérides », Côte d'Azur encore, Floride...)... et transport : toutes les plateformes, gares TGV, aéroports, échangeurs, qui permettent de se catapultier d'un territoire à l'autre et, ainsi, de « participer », d'avoir un monde. On notera que ce que l'anthropologue Marc Augé décrivait il y a 20 ans comme la spécificité de ces plateformes, d'être des non-lieux, de purs commutateurs, tend à se généraliser à l'ensemble des territoires qu'ils connectent, à mesure que ces derniers, thématiques comme des hyper-lieux, deviennent de plus en plus dépendants de l'existence des autres.

La seconde conséquence est que seuls les individus qui ont effectivement acquis les moyens de naviguer entre ces territoires plus ou moins spécialisés (les global commuters) peuvent en effet avoir un monde, c'est-à-dire être citoyens *du* Monde. Tous les autres, c'est-à-dire ceux qui sont contraints de demeurer dans ou en marge de ces territoires spécialisés, de moins en moins capables de subvenir à l'ensemble de leurs attentes (*id est* : de plus en plus « immondes »), ne peuvent que subir ce zoning ou cette séparation et sont donc privés de monde : lotissements au bord de l'autoroute ou de l'aéroport, immenses bidonvilles, grands ensembles plus ou moins ghettoïsés, déshérence des bourgs ruraux à la ramasse, vacances dans le parking, navetteurs piégés dans deux ou trois enclaves, etc. Une part relativement importante de la population mondiale, une assez large majorité, est ainsi mise en situation de minorité par cette vaste transformation territoriale, et condamnée à se dédommager dans des arènes plus ou moins virtuelles, essentiellement l'ubiquité de substitution de la télévision et du net, accessoirement les territoires eux-mêmes spécialisés dans l'évacuation du conflit (paintball, cinémas multiplex, stades de foot, Syrie du Jihad).

Pour l'essentiel, la réponse des urbanistes à ce constat plus ou moins clairement formulé consiste à évacuer la question (« Qu'est-ce qu'un monde ? ») au profit d'une hypostase implicite de la fameuse formule d'Henri Lefebvre : une sorte de *droit au monde*, c'est-à-dire, en somme, une politique des accès et de la mobilité. Sans contester le bien-fondé de cette démarche, qui vise généralement à accroître la porosité et l'isotropie des territoires habités, à désenclaver leurs chutes ou leurs abcès de pauvreté, à promouvoir mobilités douces et plateformes multimodales dans la ville générique, à favoriser la solidarité des territoires, à cultiver les « externalités positives » d'une meilleure coexistence entre les diverses composantes de la ville horizontale (champs cultivés, jardins, quartiers d'habitats collectifs ou

individuels, zones d'activités ou de chalandise, équipements, espaces publics, parcs, etc.) et à soutenir leur fonctionnement écosystémique dans leur environnement spécifique, on peut néanmoins s'interroger sur l'horizon de cette démarche et sur le sens de la durabilité ou de la résilience dont elle se réclame. Je veux dire que, bien souvent, ces diverses intentions sont plutôt superposées (comme un éventail de politiques) que véritablement articulées dans une philosophie du monde en question, c'est à dire dans une éthique qui, tout en restant suffisamment ouverte au possible et à l'opportun, serait d'abord attentive à sauvegarder et renforcer la capacité du territoire à constituer un monde viable en soi, c'est-à-dire un paysage et un patrimoine de ressources qui lui permettent de résister à une *récession* qui affecterait globalement la capacité de ses habitants à « aller voir ailleurs s'ils y sont⁴ ».

Alertes environnementales majeures, ralentissement général de la croissance, épuisement des énergies fossiles, tout indique aujourd'hui que les conditions exceptionnelles qui ont permis le déploiement des flux et de la mobilité généralisée au cours du dernier siècle et demi, et en particulier pendant les quatre décennies écoulées, pourraient faire défaut pour de bon. Dans cette situation, l'attitude responsable ne consiste peut-être pas à souhaiter que tous puissent accéder à l'ubiquité cosmopolite du Monde et au sampling des territoires (ce qui n'arrivera pas), mais, au contraire, à épouser l'horizon des plus démunis (des zonards), et à faire en sorte que, en embrassant davantage d'altérités, il constitue lui-même un monde. C'est du moins ainsi que je traduirais aujourd'hui ce que j'entendais il y a 15 ans lorsque j'écrivais que l'enjeu de la condition suburbaine n'est plus l'extension des villes (qui fut celui de la condition urbaine et de l'urbanisme), mais bien *l'approfondissement* des territoires. Et c'est dans cette optique que j'aimerais aborder ici les travaux de l'Atelier Descombes Rampini.

Contexte

Si un monde est un moment et une maquette du Monde, alors, clairement, la Suisse en est un, non seulement comme pays, mais aussi, et surtout, comme état fédéral et comme théâtre historique d'une longue tradition de réflexion sur l'unité et la pluralité des mondes. Engagée dans l'économie mondiale, château d'eau de l'Europe et place bancaire internationale, la Confédération, avec ses quatre bassins versants, ses quatre langues, ses 23 cantons et ses trois villes-monde (Genève-Lausanne, Bâle et Zürich), a constamment veillé non seulement à sa relative indépendance comme état (sa fameuse neutralité dans le concert et les tensions de l'Europe, qui lui vaut d'être le siège de nombreuses institutions internationales), mais aussi à conserver une large mesure d'autonomie politique et culturelle à ses composantes mêmes. Si la Suisse d'aujourd'hui est à l'évidence le produit d'un certain nombre de spécialisations dans l'économie globale (banque, tourisme, institutions internationales...)

4. Nous entendons ici *récession* au sens fort, proche du « collapse » anglais. Sur la vraisemblance qu'un tel phénomène se produise dans les décennies qui viennent, on consultera avec profit, en plus du fameux rapport du Club de Rome de 1972 (Meadows et alii, *The Limits to Growth*) et de ses deux mises à jour de 1992 et 2004, la récente étude de Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer ? Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Seuil, 2005.

qui, tout en lui assurant de grands privilèges, ont aussi des effets déséquilibrants et « immondes » au sens que nous avons dit (villages de chalets et d'hôtels qui puent le fric), elle est aussi mieux préparée en principe, grâce à son patrimoine d'autonomie et sa tradition délibérative, à mieux négocier ces effets dans une vision à long terme. De fait, ce n'est pas d'hier que cette confédération, enclavée dans une Europe qui s'est un temps rêvée comme une méga-Suisse, joue un rôle de modèle réflexif et prophétique : une version vivable de l'équation Monde = Ville, par retournement : Ville = Monde. Comme l'écrivait Rousseau du temps où la Confédération comptait moitié moins de cantons : « La Suisse entière est comme une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes. Genève, Saint-Gall, Neuchâtel sont comme les faubourgs : il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville : seulement, les maisons, au lieu d'être alignées, sont dispersées sans symétrie et sans ordre, comme on dit qu'étaient celles de l'ancienne Rome. On ne croit plus parcourir des déserts quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrents.⁵»

De toute évidence, et même si certains de ses représentants s'en défendent, le succès et le rayonnement de l'architecture suisse, le respect et l'admiration qu'elle suscite aujourd'hui, ont partie liée avec l'idée que, dans ses mélanges d'abstraction et de matérialité, d'émergence et de situation, elle réfléchirait des arrière-pays, des écoumènes, c'est-à-dire un monde ou plutôt des mondes. L'école du Tessin (Tami, Snozzi, Ruchat, Galfetti, Botta, Vacchini), la tendenza bâloise (Diener, Herzog & de Meuron), l'architecture des Grisons (Zumthor, Caminada, Conzett) ou les abstractions solides et plus métropolitaines de Zürich (Meili-Peter, Gigon-Guyer, etc.) — auxquelles on pourrait annexer ici l'école autrichienne du Vorarlberg —, toutes convoquent, connotent et réverbèrent des paysages, des arrière-plans et des imaginaires géographiques qui correspondent plus ou moins aux vallées, coteaux, montagnes ou faubourgs évoqués par Rousseau. Aimer telle ou telle de ces écoles, c'est aussi, en général, choisir dans cet éventail l'image d'un monde, et soupirer, plus globalement, pour cette palette de paysages confédérés, se situer dans cette Suisse mentale, cet amont, ce haut pays vers lequel la plupart des architectes européens fraient comme des saumons, en s'imaginant parfois qu'il suffit d'helvétiser çà et là pour faire un monde. Depuis 20 ans, les blocs erratiques d'architecture ont ainsi roulé un peu partout, jusque dans les zones d'Europe les plus désorientées, où ils trônent comme des généraux (ou des météorites) dans la débâcle.

En Suisse même, depuis des décennies, la ville horizontale et réticulaire s'est mise à ramper dans les vallées et à essaimer ses rejetons çà et là, sur les coteaux, les rives et les plateaux, enserrant ces com-

5. Jean-Jacques Rousseau, « Lettre au Maréchal de Luxembourg, 20 janvier 1763 », in *Œuvres complètes*, tome septième, Edition de Ch. Lahure, Paris, 1858, page 315.

munaux, ces vastes réserves de distance et de vacance que sont, en plein ou en creux, les montagnes et les lacs.

A l'extrémité occidentale du pays, tout au bout de l'ample et longue Méditerranée helvétique, « téménos liquide » de la métropole lémanique, la République et Canton de Genève, fichée dans le territoire français, entre les balcons du Jura et du Salève, est une porte, un exutoire, l'écluse où la Suisse cède à l'Europe occidentale les eaux accumulées de son plus grand bassin versant, pour qu'elles y coulent jusqu'à l'autre, la grande Méditerranée. A ce titre, Genève est la capitale géographique de la Suisse romande, et son territoire de confluence — où le Rhône, rejoint par l'Arve, reprend sa forme fluviale — un creuset, une sorte d'allégorie de l'Europe ou du monde concentrant, sur à peine 300 km², la plupart des ingrédients et horizons d'un paysage complet (lac, rives, port, ville, fleuve, faubourg, campagne, village) pour composer l'une des plus petites, l'une des plus paisibles, mais aussi l'une des plus fameuses villes-mondes de la planète. Aujourd'hui, rien ne distingue particulièrement cette péninsule helvétique du territoire français dans lequel elle est enclavée (quelques vagues postes de douane-frontière entre départementales et routes cantonales), sinon le rayonnement d'une certaine cosmopolitique, au carrefour des sciences de la nature (Saussure, Candolle), de la physiocratie (Pictet de Rochemont) et des institutions internationales de la paix (Henri Dunant, Croix-Rouge, Société des Nations, etc.). En sous-sol, l'anneau du CERN court d'ailleurs sans solution de continuité entre les deux pays. La République de Genève est donc moins définie par ses frontières que par une certaine réverbération ou par un patrimoine de contributions à l'énigme et au ménagement du monde : « l'universel, disait Miguel Torga dans une formule souvent citée, c'est le local moins les murs⁶ ».

S'il fallait malgré tout désigner le centre de gravité de cette république, son point focal, ce serait sans doute l'île Rousseau, où la statue du philosophe commande l'outlet où le lac devient fleuve. De là où il se trouve figé, Rousseau peut constater combien sa métaphore a dégénéré en réalité, et à quel point l'urbain ubiquitaire est aujourd'hui coextensif d'un territoire cantonal dont les plages de ruralité, ou de « vide », sont aussi intégralement programmées que le reste.

C'est à partir de ce territoire cosmopolitain, riche de toute une tradition de réflexion sur ce qu'il faut pour faire un monde (philosophique, politique, cartographique, urbanistique, paysagère...) que la pratique de l'Atelier Descombes Rampini s'est développée au cours des deux dernières décennies, en croisant une culture des horizons (Borges, Nicolas Bouvier...) avec celle du territoire et de ses représentations (André Corboz, Bernardo Secchi, Georges Descombes, Alain Léveillé, Bruno Reichlin etc.) dont l'Institut d'Architecture (IAUG) fut un laboratoire particulièrement actif et inventif jusqu'à sa disparition il y a dix ans.

6. Miguel Torga, *L'Universel, c'est le local moins les murs* : *Tras-os-Montes*, William Blake and Co, 2012.

Ce qui frappe d'abord, dans l'activité de cette agence d'architecture, c'est l'extraordinaire variété des échelles et des sujets : de l'abri à vélo ou du préau d'école jusqu'à l'aménagement de quartiers entiers, en passant par des plateformes (pont de la Machine), des passerelles, une fosse aux ours, des plages et des ports, une collection de places et de jardins, etc. Toujours, des projets de sols et de surfaces, qu'il s'agit souvent de dégager comme des tapis de potentialités ; et puis des itinéraires, des avenues, des quais, des fleuves et des rivières, tout ça étiré entre les espaces majeurs de centres-ville et les confins où la ville horizontale s'espace d'agriculture et de campagne. De toute évidence, cette agence n'est pas spécialisée dans un type d'objet (qu'elle pourrait aisément exporter, comme d'autres), ni même dans un vocabulaire particulier ou dans un genre d'ouvrages et de situations. Son affaire, ce serait plutôt la syntaxe, les copules, les conjonctions : tous ces endroits, toutes ces composantes du territoire public et du paysage, tous ces communs que les vagues de programmation, de spécialisation et de standardisation ont progressivement érodés et privés d'épaisseur, en les réduisant à l'abstraction des points, lignes et surfaces de leur représentation en plan.

Parcours

Pour démêler un peu cet écheveau, commençons par en suivre et tirer le fil qui, à première vue, paraît être le plus récurrent : celui de l'eau. Le « Fil du Rhône » est d'ailleurs le titre d'une recherche opératoire qui fut déterminante dans l'émergence de l'Atelier Descombes Rampini sur la scène genevoise. S'y rattachent une série de projets très sobres, réalisés ou non, de pontons, de promenades ou de balcons sur le parcours du fleuve dans la ville, depuis l'exutoire du lac jusqu'à la jonction de l'Arve et au-delà, qui ont tous pour effet d'orienter simplement la cité vers sa raison géographique majeure. La plus fameuse de ces réalisations est à l'évidence la plateforme du pont de la Machine, ce plancher de danse installé au cœur du téménos liquide⁷ de la ville, qui transforme implicitement le pont lui-même en moyen d'accéder au fleuve plutôt qu'en simple franchissement. Mais au-delà de toutes ces interventions liées au démantèlement du système hydraulique du Rhône, qui actent et poursuivent la refondation de Genève sur le paysage du fleuve, et qui composent ensemble un plan idéal de toutes les mesures de valorisation des espaces publics de la ville en lien avec l'eau, bien d'autres projets de l'agence, situés au-delà de la ville, voire du canton, se rattachent à cette veine.

En amont, ce sont d'abord, sur les rives du lac, comme aux Eaux-Vives, aux Pâquis ou vers Lausanne, plusieurs projets de ports publics, de plages, de platelages et de débarcadères qui, en « mouillant » les communes et quartiers riverains dans le petit océan qui les fédère, se sont efforcés de spatialiser la politique d'amélioration de la qualité de l'eau et de l'écosystème des rivières menée depuis

7. L'expression est d'André Corboz dans « La refondation de Genève en 1830 (Dufour, Fazy, Rousseau) », Geneva n° 40, 1992, pp.55-85, texte repris dans Corboz, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Editions de l'Imprimeur, Paris, 2001

les années 1990. Un monde, c'est un territoire où l'eau que l'on voit est également celle que l'on boit et dans laquelle on s'immerge. Plus loin encore, au-delà d'un beau projet de jardin tendu entre esplanade et lac à Montreux (nous y reviendrons), ce sont aussi, en remontant le fil du Rhône vers sa source valaisanne, deux autres projets remarquables qui expliquent, exploitent et amplifient simplement les profils en long et en travers du paysage de la vallée : à Sion, le dessin d'un espace public séquencé le long du fleuve torrentiel pour raisonner et limiter l'urbanisation et à Sierre la projection de deux passerelles aériennes qui franchissent furtivement le lit chevelu de la rivière pour suspendre dans un bois un poste d'observation de l'avifaune.

Mais c'est surtout en aval du centre de Genève, sur le territoire suburbain du canton, que l'entreprise hydrographique de l'Atelier Descombes Rampini a davantage abouti à ce jour, en prenant une dimension écouménale qui associe étroitement les composantes « naturelles », rurales et urbaines d'un monde. De tous les projets que l'agence a développés là, sur le territoire du canton, en lien plus ou moins direct avec la dynamique de l'Arve, du Rhône et de leurs affluents, le plus étonnant est celui de la renaturation du cours d'eau de l'Aire, qui a joué le rôle d'un vrai laboratoire de réflexion pratique sur l'articulation entre urbanisme, agriculture, sciences naturelles et génie végétal. Sur ce long segment d'une rivière canalisée et rectifiée dans les années 30, la question n'était pas tant de savoir comment un territoire périurbain pourrait mieux profiter du spectacle et des aménités d'un cours d'eau, que de permettre à l'écosystème et au patrimoine de ce dernier (y compris son canal, et les ouvrages de génie civil déployés autrefois pour le contenir) de dessiner à nouveau un milieu, de s'évaser en un paysage public où les urbains, les maraîchers et les promeneurs négocient leur coexistence avec une population de choses, d'arbres, de plantes, d'oiseaux, d'insectes et de petits mammifères. Et le même souci d'économie du monde, attentif à ménager l'espace vital et l'intégrité paysagère des avenues de la biosphère que sont les cours d'eau, se signale encore dans bien d'autres projets de l'agence, comme par exemple cette longue et fine passerelle entre Onex et Vernier (Genève), où la conduite des eaux usées vers leur station d'épuration, strictement mesurée, serait devenue la nervure d'une promenade aérienne précontrainte, tendue dans l'atmosphère d'eau, d'arbres et de moraines du Rhône : un pont-canal de l'Anthropocène.

Pour bien faire, il faudrait suivre le projet hydrographique de l'Atelier Descombes Rampini encore plus en aval, par exemple jusqu'au site de la confluence du Rhône et de la Saône à Lyon (sorte de super pointe de la Jonction), où l'agence s'est occupée de définir un espace public riverain solide, simple et résilient, ou dans les autres situations métropolitaines, comme le quai des matériaux à Bruxelles, où elle s'applique aujourd'hui à amplifier le paysage public de l'eau. Mais cela nous emmènerait trop loin, et l'on peut utilement appliquer à la critique le précepte delphique que l'agence applique à

l'architecture : *μηδὲν ἄγαν* ("n'en fais pas trop"). Il nous suffira donc de signaler encore, dans cette veine riveraine, l'aménagement de la plage de Bienne, petit miracle d'économie lacustre réalisé tout près de l'émissaire du lac (l'Aar), dans un site et une ville qui sont un analogue géographique et comme un modèle réduit de Genève : une manière d'envisager un futur, peut-être pas si lointain, où les citoyens devront prendre leurs vacances à domicile.

Climats

Comme chacun sait, l'eau ne se contente pas de couler dans des fleuves ou des rivières ni de stagner plus ou moins longtemps dans des lacs ; elle s'évapore, se condense, se précipite, arrose les territoires, ruisselle, percole dans la pédosphère, alimente des nappes phréatiques, en activant au passage le métabolisme et les cycles d'une kyrielle d'êtres vivants. Les fleuves, les rivières et les lacs (« where everything goes ») ne sont donc que les matrices les plus visibles des dynamiques morpho-biologiques du monde et de ses bassins versants. A côté des surfaces agricoles qui les convertissent, tous les endroits, tous les sols qui sont exposés au ciel et aux précipitations sont pour l'essentiel, dans les territoires urbanisés, ce que l'on peut appeler des communs. Les rues, les places, les boulevards, les cours, les infrastructures, les équipements sportifs, l'assiette collective des quartiers et des lotissements, etc. ne sont pas seulement des réceptacles programmés pour accueillir des fonctions, des gens, des événements, ni des espaces voués à la circulation généralisée des biens et des personnes, mais des mondes intermédiaires, situés et orientés les uns par rapport aux autres, c'est-à-dire des *climats*.

Une part significative des travaux de l'Atelier Descombes Rampini consiste non pas tant à régler qu'à tempérer (au sens musical et contrapuntique du terme) ces territoires communaux de la ville et de ses périphéries. Qu'ils concernent l'aménagement des espaces publics et semi-publics de quartiers existants ou nouvellement créés (champs de Boujean à Bienne, Coupe Gordon-Bennett, communaux d'Ambilly, quartier des Cherpines ou des Vernets à Genève, quartier du Vallon à Lausanne, etc.), les espaces extérieurs et le soubassement de zones d'activité (Parc Scientifique et Technologique d'Yverdon), les paysages « soufflés » par le passage de grosses infrastructures routières (Bypass Thun Nord à Berne), l'aménagement d'axes urbains et de « mobilités douces » (à Yverdon ou dans l'Ouest lausannois), ou encore la reprise et l'interprétation urbanistique et paysagère de vastes zones urbaines (comme la proposition de l'agence pour l'ensemble de la zone Praille-Acacias-Vernets à Genève), tous ces projets visent systématiquement à révéler, mais surtout à étoffer l'épaisseur topographique, gravitaire et climatique des communs, en indexant leur aménagement, et la distribution économe des usages qu'ils supportent, sur l'intelligence des dynamiques élémentaires (eau, air, terre, feu) qui ont façonné, orienté leurs territoires et qui

renouvellent cycliquement leurs paysages (saisons, etc.). A chaque fois, l'enjeu paraît être de ralentir, de décélérer, de baisser la température globale de ces lieux afin d'augmenter leur résilience, leur sobriété et leur intelligibilité, et d'y « sauver les phénomènes ».

Quelle que soit leur échelle, du plan d'agglomération à l'aménagement ou la réparation des espaces de voisinage d'un quartier, ces projets s'appliquent ainsi, avec une louable économie de moyens, à ralentir la fuite en avant et l'indifférenciation entropique des choses et des lieux. Tous partent du principe que les usages et les joies de la ville peuvent être enrichis par une démarche visant à ménager, au bénéfice des habitants et des passants, sans bavardage, les phénomènes, les atmosphères et les climats qui naissent des conditions toujours spécifiques que produit la rencontre entre le sol, l'eau, l'air et la lumière, ainsi que l'intelligence des liens et des échappées qui attachent, repèrent et orientent chaque situation dans la topographie, la scénographie et l'économie du territoire.

Jardins

Dans la philosophie de l'Atelier Descombes Rampini, un jardin n'est qu'un commun parmi d'autres, seulement plus intense, où l'expérience de la coexistence, de la convivialité et de l'appartenance au monde (« la simple chose, la simple chose que voilà, la simple chose d'être là, dans l'écoulement du jour⁸ ») devient l'essentiel. Du reste, à côté des quelques projets ou réalisations qui ressortent clairement de la typologie du parc ou du jardin urbain, comme les jardins d'Éole à Paris (conçus en partenariat avec Georges Descombes et l'atelier Corajoud), les jardins de la Rouvenaz et Miles Davis à Montreux, les réseaux de cheminements et d'éclaircissements projetés pour le Bois-de-la-Bâtie à Genève (et pour le Groen Lint d'Oostende), ou encore — cas limite d'une enclave zoologique en pleine ville — la proposition pour le Bärenpark de Berne, bien d'autres projets de l'agence (le cours d'eau de l'Aire renaturé, la Place d'Armes d'Yverdon, la place et la plage de Bienne, etc.) peuvent également être considérés, en tout ou en partie, comme des quasi-jardins.

Deux figures majeures doivent être ici distinguées. La première est celle des lignes — vallon, crête, balcon, coulée, promenade — auxquelles il s'agit de rendre leur profondeur et leur portée. Tout territoire, même densément urbanisé, est dessiné et sillonné par des plis et des nervures, où le monde et le paysage affluent, soit parce que leurs bords s'y relèvent comme dans un vallon, soit parce que le regard y domine ou embrasse un horizon comme sur une crête ou la marge d'un plateau. Ces lignes orientées, où le monde se condense et se concentre, ou bien s'évase et s'amplifie, sont des véhicules et des échappées, des instruments de réalité augmentée, les vecteurs d'un voyage à domicile, des « ailleurs », des « mondes de Narnia », des « News from Nowhere » (entendez : *now here*, ici et maintenant) dont les urbains, touristes suradaptés à la toile cirée du bitume et du

8. Saint John Perse, *Exil*, V.

tarmac, ont souvent perdu la mémoire. Bien des projets de l'agence (développés pour le cours d'eau de l'Aire, pour le Bois-de-la-Bâtie, pour les « mobilités douces » d'Yverdon, de l'Ouest lausannois, ou du Groen Lint d'Oostende), s'efforcent clairement de rendre à ces itinéraires leur continuité, leur dynamique, et leur altérité, afin qu'ils puissent jouer, à leur manière, un rôle analogue à celui des coulées vertes du Plan Braillard ou des promenades du Système des Parcs d'Olmsted, et conférer ainsi à la ville et ses environs l'épaisseur géographique d'un pays. En ce sens, le projet pour le parc aux ours de Berne ne fait qu'illustrer la conclusion d'un processus au terme duquel la ville acclimaterait, dans ses plis, toutes les composantes et espèces de son monde.

L'autre figure, qui tient moins de la dynamique du parc que de la stase du jardin proprement dit, est celle de la terrasse ou du tapis, et l'expression choisie pour décrire le projet de la place de Bienne (« le ciel dans un tapis ») l'évoque d'ailleurs explicitement. Car le monde ne s'expérimente pas seulement dans le mouvement et l'orientation de ses nervures. Il s'éprouve aussi dans les endroits choisis qui accueillent, enregistrent et réfléchissent les cycles et le passage du temps. Telles des baies ajourées dans le plan de la métropole, les jardins urbains de l'Atelier Descombes Rampini (Miles Davis, jardins d'Éole, Turbinenplatz...) tiennent à la fois de l'observatoire et de la station météorologique. « Si le fait humain repose sur un effet de serre, écrit Peter Sloterdijk, les serres anthropiques primaires n'ont dans un premier temps pas de murs ni de toits physiques, mais, pour ainsi dire, uniquement des murs faits de distance et des toits faits de solidarité⁹ ». A minima, elles ont un sol et un climat : une aire où le monde se concentre et se dilate, par captation calculée des alentours, et une épaisseur photosynthétique qui retient l'atmosphère. En ce sens, précisément situés et orientés, tendus comme des nappes, ces jardins fonctionnent comme des gnomons qu'anime la course du soleil et des nuages, et comme les authentiques aéroports d'un futur sans avions. Lorsqu'ils sont précisément agencés, tous les jardins sont des tapis volants, des machines à voyager dans l'espace et dans le temps.

Places

Walter Benjamin a bien montré que les productions de l'architecture (édifices, bâtiments), à la différence de celles d'autres arts qui s'offrent expressément à la contemplation, la lecture ou l'écoute (peinture, sculpture, musique...), ne sont pas d'abord faites pour être regardées ou admirées, ni pour capter l'intérêt, mais au contraire pour libérer l'attention, pour l'économiser et lui permettre de s'employer ou de se concentrer ailleurs. En d'autres termes, disait-il, le mode de perception qui convient aux bâtiments est la distraction ou l'habitation, et l'architecture devrait donc s'efforcer de disparaître, de ne pas trop solliciter le regard, de ne pas imposer ses œuvres à l'avant-plan de ceux qui les habitent, les fréquentent ou

9. Peter Sloterdijk, *Écumes*, Maren Sell Éditeurs, 2005, p.319

les pratiquent. Son mode d'existence, pour employer une fameuse distinction de Heidegger, tiendrait davantage de l'outil (*zuhanden*), et de sa disponibilité, que de l'objet (*vorhanden*) et de sa présence insistante. En somme, la capacité de se faire oublier, de ne pas être un sujet, devrait être considérée comme une qualité essentielle des édifices, et leur discrétion comme une vertu intrinsèque, un signe de performance. De fait, l'artisan ne regarde son outil (ou l'ouvrier sa machine) que lorsqu'il ne l'a pas bien en main ou lorsque celui-ci dysfonctionne. Benjamin ne voulait sans doute pas dire que l'architecture n'a pas besoin d'être belle, ni que la beauté n'aurait rien à voir avec les fonctions qu'un édifice doit remplir, mais plutôt que la beauté spécifique d'un objet architectural tiendrait justement à sa capacité à fluctuer entre avant et arrière-plan. Si cette remarque vaut pour les objets architecturaux au sens strict, les édifices ou volumes construits, elle vaut tout autant, et sans doute davantage encore, pour l'aménagement des communs à ciel ouvert comme pour la conception des infrastructures et des objets qui composent ou occupent les espaces publics et le paysage. Dans la mesure où ils s'étendent dans la ville ou le paysage plutôt qu'ils ne s'y dressent, mais aussi parce qu'ils coulent les uns dans les autres et que leurs limites ou frontières sont moins définies, plus poreuses que celles des édifices, ces espaces publics et collectifs (rues, places, quais, boulevards, parcs...), plus encore que les bâtiments, font l'objet d'une perception flottante. Ce mode d'existence les expose à deux « maltraitances » ordinaires, en principe opposées, mais qui sont complémentaires et souvent conjuguées en fait : soit l'indifférence et la banalité qui font d'eux les simples agrégats de normes, de routines, de règles ou de solutions standards (revêtements, plantations, matériaux, mobiliers, etc.) pensées indépendamment les unes des autres, et qui les gomment comme espaces spécifiques et situés, soit au contraire un surinvestissement en design et en identité (ou en « image ») factice destiné à les faire exister comme pièces urbaines protagonistes, mais qui a souvent pour effet de les retrancher du régime commun pour les assujettir à des usages spécifiques, des équipements particuliers, voire à des intérêts nettement commerciaux et privés (que l'on pense à toutes ces zones piétonnes qui sont désormais les halls et galeries de quartiers transformés *de facto* en grandes surfaces, ou à toutes ces places ultralisses qui sont envahies de crétins à roulettes).

Une bonne partie des travaux de l'Atelier Descombes Rampini, depuis la création de l'agence, a porté sur ce genre de situations ou de pièces urbaines et en particulier sur un certain nombre de places, ces lieux d'espace et de convergence, théâtres de toutes sortes d'activités individuelles ou collectives, où la ville a rendez-vous avec elle-même. L'aménagement de la Turbinenplatz dans l'ex-quartier industriel de Zürich West, celui de la place Simon-Goulart à Genève, et la reconfiguration de la plaine de Plainpalais dans cette même ville sont parmi les réalisations les plus remarquables de l'agence dans ce registre. Mais plusieurs autres projets de concours ou en phase de réalisation en relèvent aussi clairement, comme par

exemple l'Escher-Wyss-Platz à Zürich, la Neumarktplatz à Bienne, la Place d'Armes à Yverdon ou l'Esplanade du Flon à Lausanne. Tous ces projets réalisés ou non, très différents les uns des autres dans leur nature, les dispositifs et les vocabulaires mobilisés, témoignent cependant, chacun, d'une attention particulière au mode d'existence des places publiques urbaines, c'est-à-dire à leur essentielle *disponibilité*. Une place, nous dit la philosophie implicite des projets de l'Atelier Descombes Rampini, tient à la fois de la clairière et du bosquet, de l'esplanade et de l'arboretum. Comme la clairière, elle est ouverte, « vacante », expression d'un sol, d'une « plaine » ou d'une surface discrète qui, sans requérir l'attention du passant, est en même temps équipée, réglée pour accueillir plusieurs configurations temporaires (marché, foires, événements...). Mais comme le bosquet ou l'arboretum, grâce aux plantations qui la rythment ou la bordent, aux lignes d'ombre où de niveaux qui la contiennent et l'équilibrent, à la saillie des bassins, des tables et des bancs massifs qui l'orientent et la reposent, elle est aussi agencée comme un volume potentiel, un milieu à ciel ouvert, une ambiance qui pourrait se suffire, une pause ou une ronde qui, dans la rhapsodie urbaine des doubles croches, accueille le monde, un refuge du monde¹⁰.

Au terme de cette courte promenade à travers les projets de l'agence et de la « pensée du dehors » de l'Atelier Descombes Rampini, de cette philosophie des choses et des espaces publics que le bureau a mise en œuvre ce qui paraît remarquable, c'est la façon dont l'agence s'est d'ores et déjà colletée avec une grande variété des éléments et situations qui composent la ville et tissent ses territoires, en s'appliquant toujours — et avec une louable *économie* — à les réparer, les révéler, les étoffer et les configurer, justement, comme des composantes et des moments d'un écoumène. C'est là, en somme, ce que l'on peut entendre par le titre de notre contribution : faire monde.

10. Notons que ce projet, cette recherche de stabilité ne conduit pas nécessairement ni toujours à simplifier ou à évacuer, mais parfois aussi, à complexifier et à surinvestir des lieux par trop simplistes ou orientés. C'est le cas du projet de l'agence pour l'Escher-Wyss Platz à Zürich (conçu avec l'artiste Fabrice Gygi, qui proposait, grâce à un contrepoint de kiosques en sous face et d'aiguilles gratte-ciel en superstructure, de transformer l'échangeur autoroutier à la fois en volume d'usages variés et en repère urbain : une manière d'arracher les infrastructures à la monotonie des flux.